

Pâques ! Point culminant de l'année liturgique, mais aussi (en tout cas devrait-il en être ainsi), point culminant de la vie de l'Eglise, et, en elle, de notre propre existence à chacun, source d'inspiration inépuisable dans l'ordre du mystère chrétien comme tel et de notre propre mystère de personnes, inspiration puisant toute sa force dans cette Joie profonde de ceux qui savent qu'en Jésus Christ la mort est définitivement vaincue. Comme il est difficile, pour un prêtre et pour tout chrétien, de parler de Pâques, de ce qui constitue en effet le mystère central de notre foi ! Comment regarder le soleil de la Résurrection en face, sans être ébloui, comment dire l'indicible avec des mots ? Quel est le sens profond de cette fête de Pâques que nous célébrons aujourd'hui ? Que célébrons-nous ? Qui célébrons-nous ? Plût à Dieu que ces questions ne nous semblent jamais vaines, plût à Dieu que nous n'éprouvions plus le désir de nous les poser toujours à nouveaux frais... Car Pâques, ce devrait être d'abord ceci, pour chacun et chacune d'entre nous : une source d'étonnement, pour ne pas dire de stupeur, comme ce fut le cas pour les premiers témoins de la Résurrection. Mettons-nous un peu à leur place : ces témoins suivirent le Christ pendant les quelques années que dura son apostolat terrestre, ils virent les miracles qu'il accomplit, ils virent cet homme semblable à nul autre attirer à lui les foules, mais aussi, en raison du caractère inouï de son enseignement (et de ce qu'il affirmait de lui-même), la haine tenace de ceux qui allaient finalement le mettre à mort. Et l'épreuve innommable de la Croix qu'endura leur maître constitua pour eux, justement, une première et douloureuse raison de s'étonner. Cet homme en qui ils avaient placé tout leur espoir, cet homme qu'ils admiraient, cet homme dont ils pensaient qu'il allait révolutionner Israël, rendre au royaume sa gloire d'antan en le dépoussiérant de ses scléroses et en le débarrassant de ses occupants étrangers, cet homme en qui ils devinaient un roi plus puissant que David et plus sage que Salomon, voici qu'il était crucifié par ses ennemis, voué à une mort ignominieuse ! Le désespoir des premiers témoins fut aussi profond, aussi cinglant, que leur enthousiasme à suivre le Christ avait été vif. Ils se dispersèrent donc, comme des fétus de paille balayés par un vent mauvais... Et puis, trois jours après, voici que retentit à leurs oreilles incrédules une nouvelle incroyable, délirante : quelques femmes avaient vu le tombeau du Maître vide, mieux encore : certains affirmaient avoir vu Jésus bien vivant, en chair et en os. Comment un homme pourrait-il revenir du séjour des morts ? Et pourtant : même les plus incrédules durent finalement se rendre à l'évidence : cette bonne nouvelle que quelques-uns annonçaient était parfaitement exacte. Thomas plongea ses mains dans les plaies du Christ, celui-ci apparut, dira l'Apôtre Paul, à plus de cinq cents frères à la fois, le Seigneur chemina avec les disciples d'Emmaüs, partagea un repas avec d'autres... Oui, Jésus était vivant, il était ressuscité ! Et la Joie des premiers témoins, à son tour, fut d'autant plus vive et d'autant plus profonde que leur déception ou leur lâcheté devant sa mise à mort avait été abyssales. « Mort et Résurrection », « vie plus forte que la mort », « mort vaincue dans la mort même »... toutes ces expressions que nous-mêmes, qui vivons deux mille ans après cet événement sans pareil, employons presque sans y penser, revêtaient pour ces « premiers témoins », ne l'oublions pas, un caractère

éminemment concret, littéralement palpable. Et c'est bien cet étonnement joyeux qui doit être la source même de notre foi. C'est cet étonnement joyeux qu'il nous faut, toujours encore, retrouver, si j'ose dire dans sa naïveté première. Être chrétien, ne saurait consister *seulement* à adhérer intellectuellement à une doctrine, à un certain nombre de dogmes, aussi beaux et justes soient-ils ; être chrétien c'est, à l'exemple et à la suite des premiers témoins de la Résurrection, faire l'expérience concrète, incarnée, d'une rencontre personnelle avec le Christ vivant, avec le Dieu vivant. Plus concrètement encore : être chrétien c'est savoir, de savoir incorporé, que le Christ s'est relevé d'entre les morts pour nous relever d'entre nos morts. C'est savoir que le mystère de mort et de résurrection, par lui et en lui, nous concerne chacun pour notre compte, mystérieusement, personnellement. Car qui est-il, celui qui s'est relevé d'entre les morts, sinon celui qui nous dit, pour autant que nous mettions notre espérance en lui, qui nous dit chaque jour, à chaque instant : *lève-toi, et marche* ! Certes il n'est pas si facile de « marcher », lorsque le poids du jour, et celui de nos petites morts, nous accable, lorsque la fatigue ou le découragement nés de la difficulté, parfois, à respirer en ce bas monde, nous guette – lorsque, même, le spectacle des bassesses et des mensonges des puissants de ce même monde, nous effraie et nous fait redouter quelque ruine prochaine, nous fait même, ô misérables que nous sommes, douter de la véracité de notre « foi » ! Chacun pourra comprendre, je pense, que la difficulté de la vie chrétienne réside dans la nécessité de nous montrer persévérants, endurants. Notre humanité est ainsi faite que, en elle, rien n'est jamais définitif ni assuré. Nous sommes pris dans le flux parfois chaotique de la vie, et naviguons à vue. Fragiles mélanges de matière et de forme, nous sommes soumis nous-mêmes au changement, à l'impermanence des choses. Et si l'on est pessimiste, on verra là une espèce de péril irréductible. Pourtant : « Là où se tient le péril, croît aussi ce qui sauve. » Le Mal est à l'œuvre, alentour de nous et en nous ? Nos erreurs, notre péché trop souvent nous découragent ? Nos manques de foi et d'Espérance nous sidèrent et nous désarçonnent ? La chute menace toujours celui qui marche ? Sans doute. Et alors !... Celui qui marche peut tomber, et ne s'en prive pas, certes... Mais celui qui tombe peut se *relever* ! Mieux encore, et pardon de dire ici une banalité : *seul* celui qui marche peut en effet tomber - et se relever. Ce qui compte, c'est la *marche*. C'est bien connu : seuls ceux qui ne font rien ne commettent jamais de bêtise ou d'erreur ; mais quelle erreur suprême ce serait, que de vivre dans une telle crainte de l'erreur qu'elle nous empêcherait de marcher ! Quel parent refuserait d'apprendre à son enfant à marcher par peur qu'il ne tombe ? Quelle erreur ce serait, de se priver de ce qui peut-être, de ce qui sûrement, est le plus exaltant, le plus enthousiasmant, de ce qui constitue, pour tout dire, le *sel* de la vie chrétienne : la *marche*. Mieux encore : un bien toujours possible peut mystérieusement survenir de quelque faute éclatante ! « Suis-moi », nous dit le Christ ressuscité, c'est-à-dire : *lève-toi et marche*. A ma suite, deviens qui tu es, marche vers ton meilleur. « Marche », c'est-à-dire : sois vivant, laisse les morts à leur immobilité, fût-elle celle, parfaite et minérale, hiératique et pleine d'une froide majesté, du marbre poli et brillant des tombeaux. Mais toi... marche ! Apprends, à ma suite, la joie des sentiers étroits et

pentus, qui durcissent les muscles, qui dilatent les poumons, qui rendent plus endurant : sur de tels sentiers seulement on s'améliore, sur de tels sentiers seulement on devient plus fort, plus familiarisé avec les hauteurs et les vastes perspectives. Qui que tu sois : homme ou femme, juif ou gentil, esclave ou homme libre, publicain ou pharisien, prostitué ou scribe, peu m'importe : suis-moi et marche. Marche vers les sommets, marche vers *le* sommet : en trouvant ce sommet, qu'on appelle « Dieu », qui est mon Père et qui par moi est désormais ton Père, tu te trouveras toi-même. Tu ne l'atteindras pas sans tomber, sans t'entailler les chairs aux rugosités du chemin - mais mieux vaut entrer perclus de cicatrices dans le Royaume de Dieu que rester en enfer avec les immobiles, avec ceux qui ne bougent pas, avec les professeurs de Morale, avec les timides et avec les partisans du moindre effort - notamment les partisans du moindre effort en esprit, qui, dans le fond, se plaisent très bien dans la plaine où ils végètent : plaine où tout est *plat*, en effet, plaine de la conformité extérieure aux lois écrites, où l'on ne risque pas de s'éprouver dans sa faiblesse, plaine de la routine religieuse où l'on accomplit son devoir et rien *de plus*, plaine où l'on *crève d'ennui* à la messe sans oser se l'avouer, plaine de la « bonne conscience » *commune*, cette bonne conscience qui convainc si facilement qu'on est *arrivé* et qu'il n'est plus besoin de... marcher !

On dit couramment que la vie chrétienne est un combat, une guerre qu'il faut mener contre le mal, en soi-même et alentour de soi. Et cela est bien sûr très vrai. Mais le mal suprême, nous le savons aussi, c'est la mort, l'immobilité de la mort. C'est bien cette mort que le Christ a vaincue. Cette victoire sans pareille, il nous l'offre, il veut d'un ardent désir qu'elle soit victoire partagée. Rien n'est figé ni irréversible, sauf la mort. Rendre témoignage à la mort de la mort est plus difficile qu'on ne croit, nous le savons bien – surtout en un monde où le Mal prend souvent la forme d'une indifférence foncière à l'égard de tout mystère de cette sorte. Mais à vrai dire la chose n'est pas nouvelle : le grand écrivain Jules Barbey d'Aureville, appartenant à cette race si précieuse de catholiques flamboyants parce qu'illuminés par le Mystère de leur Dieu, s'en lamentait déjà en son temps, un temps qu'il qualifiait de « temps sans Dieu ». Pourtant, deux cents cinquante après Barbey, l'Eglise demeure. Elle n'est pas tout à fait morte. Elle bouge encore. *Nous* bougeons encore, il reste quelques vivants croyants dans la place – et chaque catéchumène venant frapper à la porte de nos presbytères (et il y en a beaucoup depuis quelques mois) vient à vrai dire démentir ces mots, aussi brûlants que désabusés, de Barbey : « Pour les attardés qui parlent encore de Dieu [...] il n'y a désormais, par ce temps sans Dieu, que l'enterrement vivant du silence, et le sacrifice des œuvres les plus belles et les plus pleines de lui, à brûler comme un dernier encens sur l'autel secret des catacombes ! »... Mais le Vainqueur de la mort ne nous a-t-il pas dit aussi, concernant ces « catacombes » ou ces « enterrements du silence », que si le grain tombé en terre meurt... il porte beaucoup de fruit ?

Joyeuse Pâques à tous !

